

# J'ai eu un chien

Carl-Keven Korb

Numéro 158, printemps 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93753ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

## Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

## ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

## Citer cet article

Korb, C.-K. (2020). J'ai eu un chien. *Les écrits*, (158), 101–104.

## J'AI EU UN CHIEN

Cette entente étrange entre Maya le berger allemand et Chamane de la fourrière, scellée d'un coup de griffes sur le museau, alors que la chienne se jetait sur la chatte pour lui briser le cou à son premier jour hors de la maison. Ce matin sous le soleil où Chamane dormait lovée contre Maya endormie elle aussi devant la porte du garage comme si ça allait de soi, avons-nous des rôles dans leurs songes? Chamane qui erre en miaulant au diable autour de Maya qui gémit et se couche et se relève, que se passe-t-il, ce midi où Maya a tué la portée de Chamane pendant qu'elle était partie chasser et où ni l'une ni l'autre, visiblement, ne réalisait, leur entente intacte parce que Maya ne comprenait pas que les petites choses qu'elle avait croquées étaient les enfants de Chamane et que Chamane ne comprenait pas que pour Maya un chaton ne valait pas mieux qu'une souris. Une offrande déroutante de Maya à Chamane, un geai bleu, amené jusqu'à sa gueule, comment Maya a-t-elle pu attraper un geai? Chamane qui joue avec la carcasse sous les yeux de Maya couchée dans la gravelle, Chamane qui lèche, éventre, Maya qui ferme les yeux, s'endort. Maya carnassière. Chamane carnassière. Des amies?

Chamane n'a pas survécu un an.

Maya en a vécu treize.

J'ai grandi dans une ferme forestière de douze kilomètres carrés, posée au fond d'un rang au pied des monts, traversée par la Valin et semée de routes et de lacs privés. Mon père, ma mère, moi, on disait: Ce lac-là, c'est à nous. Ce bois-là, c'est à nous. Ce pâturage, cette rivière, c'est à nous. On m'a appris le concept de propriété avant de m'apprendre à lire. On disait aussi: Ça, c'est notre chien. Maya du chenil, nommée d'après l'abeille. C'était une femelle mais on disait: Le chien. Un chien de garde, dressé avec rigidité, qui protégeait jalousement et les lieux et nos corps. Maya grognait après tout le monde et jappait comme une perdue après les chars en donnant des coups au bout de sa chaîne dix minutes avant qu'ils apparaissent dans la cour, mais avec nous, et les proches qui savaient s'y prendre, c'était une boule de soumission. La chaîne vissée à la niche, le collier étrangleur qu'elle arrivait à enlever elle-même en gossant, c'était juste au cas où, pour l'empêcher d'attaquer, les clients venus acheter planches et bois de chauffage, les camionneurs venus charger les billots, les senteux venus ramasser des fruits ou pêcher dans la rivière, car le reste du temps, Maya était libre. D'aller et venir, sur autant de kilomètres qu'elle le souhaitait, en ses trajectoires et missions secrètes, libre de disparaître, et de chasser, écureuils, marmottes, perdrix – un petit carnage du côté des faisans, la fois où j'ai oublié crisse de fermer la porte de la volière – porc-épic, on ne t'avait pas vu venir, museau

hérissé lèvres clouées aux gencives Maya est venue nous voir direct en pleurant, et elle s'est laissée manipuler avec une docilité déconcertante jusqu'au dernier tour de pince, pour ne plus nous lâcher de la journée, libérée tremblante contre nos jambes – mon étonnement devant la couleur du sang des chiens, cette espèce de rouge crème, doux.

J'ai passé beaucoup de temps en forêt, dans ses silences de souffle retenu comme dans la rumeur des scies et des moteurs diesel, apprenant ses essences, ses odeurs, inventant des trames dans l'envers, dégageant des augures de la pénombre, et l'épiphanie, parfois, sous certaines lumières. Des années à cartographier les routes de chantier, les crans, les coulées, les clairières, les berges des lacs et de la rivière. Maya était toujours d'attaque. Il lui suffisait de me voir poser un pied dehors qu'elle avait compris, à quelque chose dans ma démarche, dans l'air : une randonnée oh my god, courir, maintenant, partout – elle s'empressait de foncer en malade sur la route, revenant au moindre sifflement en raclant la gravelle pour mieux repartir terroriser le sous-bois en faisant un vacarme dans les taillis. Parfois elle s'asseyait un moment avec moi collée, sur le cap, sur la galerie du campe des brosses sans fin ni fond, sur le deck du moulin à scie, ou contre les tas de roches, au milieu du pâturage, là où on pouvait parler à son écho. Alors elle regardait dans mes yeux sans comprendre, l'enfance qui s'y érodait, le malaise, les doutes qui s'y choquaient. La misère que j'avais à reconnaître et à nommer ce qui commençait à me manger, depuis les regards jusqu'au creux des rires et des silences, la naissance des désirs, des hontes. Maya a été le témoin privilégié de ma mue. Témoin des amitiés scellées et déçues et des rencontres qui durent encore, témoin des premières douleurs d'absence et d'amour, et de l'ennui – l'ennui – comme des joies d'être là vivant en inventions et en ivresse et l'urgence, l'impression de passer à côté des autres et des choses, et cette maladie, craindre et souhaiter tellement l'ailleurs, dans la panique, la peur devant l'ombre tapie dans les discours, sur le statut, l'argent, et ces semaines à corder du quatre-pieds et à travailler au moulin, tout ce qui annonce l'avenir, la fin du jeu. Lorsqu'elle me surprenait en train de pleurer, elle me dévisageait en inclinant la tête et elle poussait un gémissement que je ne lui ai jamais entendu en d'autres circonstances. Je me suis beaucoup confié à Maya. Tout ce qui me semblait impossible à dire ailleurs et autrement. Délesté des pressions, des masques, des complexes. Tour à tour en sécurité et en détresse sur ces îles que l'on trouve en soi dans la solitude des bois.

Je n'ai du chiot que des souvenirs reconstruits, d'après les mots de ma mère et des photos. Lorsque j'y repense Maya apparaît déjà adulte. Plus jeune

que moi et pourtant, quelque chose de la grande sœur. Depuis les balbutiements enjoués de la petite enfance jusqu'aux violences ordinaires de l'adolescence. Inchangée, à travers mes âges. Au secondaire elle nous accompagnait, avec mes amis, dans nos errances hilares dans les sentiers de nuit, nos premières dérapages d'alcool et de pot et de buvard au grand air. Souvenir de l'ami Louis qui s'esclaffe : *Check*, a regarde le *ciel*. Maya posée comme une idole dans le bleu-argent des champs regarde les étoiles en silence. Louis et moi en contre-jour, dos au feu de croûtes, regardons ce tableau en souriant. Qu'est-ce qu'elle voit ? Dans tous les cas, elle a bien raison. Regardons, encore et encore, les constellations.

Maya avait douze ans quand des masses ont commencé à apparaître, sur son ventre, ses mamelles, dans sa chair. Ses mouvements s'entravaient mais sa volonté demeurait intacte. Sa voix se brisait, elle se couvrait de sueur au moindre effort mais elle bondissait toujours, à l'encontre de toute logique, s'égosillant après des renards et des ours invisibles, crachant après les vrais qui commençaient à apparaître aux orées, sentant approcher la fin de son règne. On a dû l'attacher plus souvent pour ne pas qu'elle se blesse, et elle pleurait au bout de sa chaîne sans discontinuer, de ne plus pouvoir nous suivre, de ne plus pouvoir courir. Maya se morfondait. Maya mourait dans notre face.

Un soir, comme je sortais nourrir les poules, je suis tombé sur mon père assis à la table de pique-nique avec la.30-06 posée devant lui. Il m'a regardé, hésitant. Puis il m'a désigné la carabine.

— Veux-tu le faire toi-même ?

Je n'ai pas su répondre.

— A souffrira pas.

J'ai regardé la carabine. Imaginé le recul dans mon épaule et le son qui disparaît et revient d'un même souffle et Maya, fauchée, qui tombe. Je n'ai plus osé le regarder lui. Je savais bien que ça l'éceurait autant que moi. Elle l'accompagnait, lui aussi, quand il partait en forêt à pied ou juché sur sa débusqueuse, seul ou avec les journalistes, dans ses routes d'exploration et de façonnement du territoire. J'ai eu honte. De vouloir me défilier. Et j'ai dit :

— Non...

Je suis rentré. Sous la catalogue en mon lit perché, sous l'œil des figurines de sorciers et de monstres. J'ai contemplant la pénombre, celle de la chambre s'emplissant de soir, celle de mes pensées dans le brouillard, trente minutes, des heures, je ne sais pas, mon esprit diffère les coups et les blessures.

Un coup de feu est parti, de l'autre côté de la grange, a rempli toute la

campagne, et ses échos ont duré au-delà de la nuit. Maya de ma première existence, comme une époque à elle seule, disparue. J'ai mis un moment à ressentir l'absence. C'est surgi des jours plus tard : la cour est vide, c'est pour vrai, elle n'y sera plus. J'ai rationalisé : Ce n'est quand même pas la mort d'un proche. Un chien, ça ne peut pas être un parent, et ce n'est pas vraiment un ami. Non ?

Maya a été enterrée aux pieds des trois mâts, juste à l'entrée du chemin de la vallée. Sans moi. Je ne voulais pas la voir morte. Mais la forêt en a décidé autrement. Je commençais ce rituel, aller fumer une cigarette à la jonction, pour regarder, le pâturage, le campe dans son alcôve de branchages, la cime des pins et des trembles sous les dernières lumières de l'ouest. Puis je suis tombé sur ça. Poissant la terre et les fougères, des os, de la chair, des entrailles. Les renards avaient déterrés Maya et éparpillés ses restes sur la place. J'ai sacré après le ciel, la canopée, la vallée, ce monde que j'aimais et qui se tenait là en s'en crissant éperdument. J'ai eu l'envie puérile d'aller chercher la.22 et de tuer un renard. Je suis plutôt rentré, dégoûté, signaler la découverte. Je ne sais plus si quelqu'un est allé nettoyer, ou si la nature a suivi son cours. Je n'y suis plus retourné avant longtemps.

La saison suivante mes parents ont dû vendre. Fermeture d'usines dans la région, restrictions, les aléas ingrats de la foresterie, on a déménagé plus bas vers le village, une maison parmi les autres. Dix kilomètres et déjà un autre monde. Je n'ai plus compris ce que je faisais là. Ça a coïncidé avec la fin du secondaire. Passage au cégep. Chercher un travail à Chicoutimi. Penser à l'autonomie. S'engager hésitant dans le futur comme on porte le deuil. Un chapitre qui se referme. Avec le recul Maya en aura été quelque chose comme le fil. Celle qui aura été là tout le long, qui nous aura vécu et senti, et aura emporté ces visions. J'ai aimé Maya. Aux pieds des monts de toutes les fins et commencements, en notre petit royaume du fond des rangs, le temps de commencer à penser et à grandir, d'entrouvrir mes sens sur le monde, j'ai eu un chien.

Originaire du Saguenay, Carl-Keven Korb vit dans Hochelaga. Ses textes sont parus dans des revues et des collectifs. Deux fois lauréat du Prix du Jeune Écrivain de Langue Française en 2014 et 2015, il a publié en 2016 un premier roman,

*Une nuit pleine de dangers et de merveilles.*

---